Ce jour de noël bien trop doux, affreusement chaud pour la saison avait rendu William plus triste encore. Déjà un noël sans neige c'était pas un noël, mais un noël seul, sans Mélanie et surtout sans Alexandre, c'était terrible… Il avait envie de pleurer, mais il ne pouvait pas pleurer puisque cela était arrivé par sa faute… Il alluma une cigarette provenant d'un paquet tout neuf qu'il venait d'acheter à la buraliste du coin. Celle-ci, tout étonnée, lui avait dit en lui tendant le paquet.

— Vous fumez donc, Monsieur Bern ?

Légèrement confus, il avait souri et s'était précipité dehors en serrant le paquet à travers la poche de son blouson. Il ne savait pas pourquoi il avait acheté ces cigarettes, pourtant il en avait besoin pour supporter sa nouvelle solitude. A quarante ans il se retrouvait au point de départ. Il revoyait une fois de plus, après une bagarre, le dialogue qu'il avait eu avec sa femme.

— Mélanie, nous ne pouvons plus vivre ainsi. Il faut que l'on parle.

Elle s'était arrêtée de crier pour le regarder d'une drôle de façon. Elle avait accepté de l'écouter. Tout de suite il avait été surpris qu'elle daigne lui prêter une attention. Certes, il avait hésité un instant car il aurait bien voulu fumer une cigarette. Mais voilà, Mélanie ne supportait pas qu'il fume. Elle ne voulait rien venant de lui, même qu'il aille à la pêche, qu'il fasse du sport ou qu'il voie ses copains. Au début il avait accepté ça par amour, mais avec les années passées, il s'était senti lésé. Toutefois il s'était fait à cette idée…

Les bras croisés, elle lui avait lancé d'un ton ironique.

— Tu veux me parler ? Ce serait bien la première fois que tu veuilles me parler, avait-elle lancé.

Par fierté il n'avait pas relevé la remarque. I l réfléchissait à toute vitesse afin de lui expliquer qu'il allait la quitter. Il ne pouvait plus supporter cette situation où il était devenu un simple jouet entre ses mains. Cela faisait cinq ans qu'il vivait avec Mélanie, et il l'avait aimée comme un fou. Par contre, elle, elle ne l'aimait pas. D'ailleurs elle ne l'avait jamais aimé. Elle avait accepté de vivre avec lui par pitié, et puis aussi parce qu'il était gentil, et doux. Il s'était dit qu'un jour elle arriverait à l'aimer.

Puis Alexandre est venu au bout d'un an. William était fou de joie au début, bien qu'elle ne lui avait pas demandé son avis. En réalité elle l'avait mis au pied du mur.

— Je suis enceinte, lui avait elle dit, et je te préviens, je le garde.

C'est vrai qu'il avait fait la gueule, mais c'était tout simplement parce qu'il aurait aimé qu'elle lui avoue cela avec délicatesse avant que la chose ne se produise, comme par exemple :

— Chéri, est ce que tu veux bien me faire un bébé ?

Il aurait bien voulu lui dire oui à ce moment, mais ses grands yeux noirs, qui l'intimidaient, lui avaient empêché d'affirmer son sentiment. L'amour qu'il ressentait pour sa femme, ainsi que l'admiration qu'il éprouvait pour elle, le bloquait à chaque fois. Il avait toujours eu peur qu'elle s'en aille, qu'elle le quitte. Cela lui semblait difficile à supporter. Alors, il avait volontairement accepté les privations, les loisirs et la présence omniprésente de la mère de Mélanie, une vieille femme acariâtre. Elle faisait toujours des allusions malveillantes à l'égard de William. Peu à peu il s'était renfermé sur lui-même et avait même grossi. Il avait essayé de reporter ce manque d'amour sur le petit Alex, comme il l'appelait. Mais là encore, Mélanie le rabrouait.

Elle lui disait qu'il ne savait pas élever un enfant. La belle-mère surenchérissait les dires de sa fille en prenant un air sarcastique. Ce qui fit que l'enfant se mit à s'éloigner de son père petit à petit. William en fut très malheureux. Et un jour que le petit Alex s'était moqué de lui, du haut de ses presque cinq ans, William l'avait fessé. Aussitôt Mélanie l'avait injurié. Elle le traitait d'irresponsable et de bourreau en même temps. Le petit Alex avait incité sa mère, par ses cris, à insulter son mari. A ce moment, William avait ressenti une profonde injustice. En regardant les deux seules personnes qu'il aimait avec des yeux remplis de détresse, il avait éclaté en sanglots. Le petit Alex s'était enfui dans sa chambre. Il était interloqué par la réaction de son père, tandis que Mélanie se moquait de son mari de plus belle.

— Tu peux pleurer, ce n'est que des larmes de crocodile, avait-elle ironisé.

Il avait reçu cela comme une gifle, et une dernière fois il avait tenté de ramener sa femme à la raison.

— Arrête Mélanie ! Cessons de nous déchirer ! Je t'aime, moi !

C'est alors qu'il avait voulu la prendre dans ses bras pour faire la paix, mais elle s'était aussitôt esquivée en reprenant de plus belle

— Tu crois, peut-être, que je vais pardonner ton geste !

Il avait, à ce moment précis, baissé la tête et les bras. Il était vaincu par l'incompréhension de Mélanie. Dans son regard, qu'il avait porté sur sa femme, son chagrin ressortait. Ce qui énervait davantage Mélanie.

— Oh arrête de faire ces yeux de cocker !

Puis elle avait ajouté d'une façon méchante.

— Tu n'es vraiment qu'une pauvre lavette !

La gifle était partie sans vraiment savoir comment cela était arrivé. C'est quand il vit Mélanie se tenir la joue qu'il comprit qu'il venait de faire l'irréparable. Aussitôt il se

jeta sur elle pour la couvrir de baisers et lui demander pardon…

A ce souvenir cuisant, William alluma une seconde cigarette pour l'empêcher de sombrer dans le désespoir. Après avoir aspiré une bouffée libératrice, il se replongea dans ses souvenirs…

* * *

Il revit, après ses baisers et ses prières, Mélanie répondre par des coups qu'elle lui asséna avec une violence qu'il ne lui avait jamais connue jusqu'à présent. Estomaqué, il avait fait un geste de recul. Il l'avait toisé comme si elle avait été une étrangère. Tandis qu'elle sanglotait, il était sorti de l'appartement. Il agissait comme un automate pour aller prendre l'air et réfléchir à ce qui lui arrivait. Après s'être calmé il remonta, le cœur battant, pour affronter Mélanie…

* * *

A présent il se retrouvait seul dans son meublé. Il ressassait son échec en fumant de nouveau, lui qui avait eu si mal à s'arrêter de fumer. Il restait là pendant de longues heures en fumant et en repensant à tout cela, sans remarquer que le temps passait. Certes, son estomac l'avait bien rappelé à l'ordre, il ne l'écoutait à peine. Il passait sur son poste une cassette que lui avait offerte Mélanie. Il la passait et la repassait jusqu'à s'en saouler par les paroles et la musique sur lesquelles ils avaient dansé et s'étaient aimés. Le clic de la fin de la cassette le ramena à la réalité. Il s'aperçut que la nuit était déjà là. Il se leva pour aller allumer le téléviseur. Il observa du bout des yeux un film ennuyeux et décida d'aller se coucher. Devant le lit vide, il eut encore une fois la peine de voir venir devant ses yeux ce qui broyait son cœur. Comment allait-il passer cette effroyable nuit sans elle ? Ce qui le travaillait arriva, car il dormit mal, et quand le réveil le sortit de son sommeil, où

il avait fini par sombrer, il réalisa sa solitude avec amertume. Il se prépara, néanmoins avec une grande résignation, à se rendre à son travail situé à la station-service de l'autoroute de Paris. Il y faisait, entre autre, le travail de pompiste. Ca aussi Mélanie lui reprochait. Donner de l'essence, servir les gens, faire des choses sans intérêt, c'étaient pour elle dégradant. Pourtant cela n'était pas la faute de William s'il avait atterri dans cette place. Avant, il travaillait dans une usine et gagnait assez bien sa vie.

Mais un jour cette usine ferma ses portes et il fut licencié. Plutôt que de rester à ne rien faire, il avait accepté cet emploi. Pour canaliser toute cette frustration, William s'était mis à écrire des nouvelles et des poèmes qu'il gardait secrètement caché dans un tiroir. Un jour Mélanie les avait trouvés et les avait lus. A l'instant où il rentra du travail, elle lui avait fait cette remarque en lui tendant le cahier ou étaient inscrits tous ses rêves.

— Tu écris tes mémoires à présent ?

Il se trouva gêné, pourtant il lui fit cette réflexion.

— Tu les as lus ?

Devant son air dubitatif, il venait de comprendre que sa femme en avait pris connaissance. Il ajouta.

— Qu'en penses-tu ?

Sans attendre elle jeta le cahier sur le bureau qui lui servait à transcrire ses pensées et se moqua de lui.

— C'est pas demain que tu passeras chez Pivot.

Il en fut très chagriné, mais il n'osa rien dire. Il préféra relire ses écrits afin de voir ce qui n'allait pas. Puis au bout d'un certain temps il préféra abandonner ses observations pour aller se coucher et pouvoir poursuivre ses rêves. Elle osa le rejoindre à l'instant où elle le vit songeur. Elle lui avoua alors.

— Tu es fâché ? Tu m'en veux ?

Elle savait se comporter en femme, en épouse et en amante par moments. Cela était rare, il est vrai, trop rare pour William.

A ses questions il avait secoué la tête, bien qu'il avait eu envie de lui dire oui. Elle-même avait compris et elle lui avoua en se couchant à ses côtés.

— Excuse-moi, je n'aurais pas dû…

Il lui coupa la parole en la fixant avec des yeux pleins de tristesse. Elle venait de craquer et cependant elle s'apprêtait à le consoler. Il avait succombé à ses caresses et à ses paroles qui semblaient feintes, mais qu'il faisait semblant d'y croire. Après avoir fait l'amour, elle mettait fin à leur étreinte d'une façon brusque en se levant, alors que lui aurait aimé la câliner un peu plus. Il gardait cette frustration pour lui sans jamais lui en parler. Finalement il se leva et chacun reprit sa vie monotone.

Quand il arriva à la station-service, comme de coutume, il consomma un café en compagnie de deux motards de police. Puis il commença son travail fastidieux en pensant à Alex pour se donner du courage…

Au début de ce conflit, il gardait son fils tous les quinze jours, mais Mélanie et sa mère firent en sorte qu'il ne puisse en avoir la garde. Tous les prétextes furent bons. Rien que de savoir qu'il fumait trop était sujet à polémique, dans le sens qu'il n'était pas capable de s'en occuper. Pour eux, il fréquentait trop de gens louches, etc. Aussi, par lâcheté et par lassitude il avait abandonné le combat. Il voyait le petit Alex que chez Mélanie. Puis vint le jour où elle rencontra un autre homme, et il ne vit plus du tout son fils. A ce moment-là il avait pris la chose d'une façon très mal et s'était sensiblement enivré pour avoir le courage de se battre, dans le but de pouvoir conserver son fils auprès de lui. Tout du moins de temps en temps comme il l'espérait.

Aussi, il avait profité d'un jour où son copain n'était pas là pour se rendre chez Mélanie et discuter avec elle au sujet d'Alex.

— Mélanie, il faut que je te parle au sujet du petit Alex.

Elle le fixa d'une façon interdite, un regard perdu qui en disait long. Une moue de reproche lui jeta au visage, son désarroi.

— Mais tu es bourré ! Tu bois en plus maintenant !

Riant béatement aux propos de sa femme, il sortit son paquet de cigarettes avant de lui répondre.

— Oui je fume aussi, tu vois !

Aussitôt elle fit une grimace en le menaçant.

— Je t'en prie, ne fume pas ici car tu sais que c'est mauvais pour Alexandre.

Ne voulant pas l'écouter il avait néanmoins allumé, avec une certaine délectation, une cigarette. Elle se précipita aussitôt pour aller ouvrir les fenêtres afin d'aérer la pièce. Résigné, il éteignit sa clope, non pour elle, mais parce que le petit Alex venait de faire irruption dans le salon à cause de la voix inquiète de sa mère.

— Qu'est ce qu'il y a maman ? demanda le gamin.

Aussitôt William le prit dans ses bras et l'embrassa comme un fou. Il avait envie de pleurer, mais il ne le fit pas voir pour ne pas déstabiliser son fils. Mélanie avait croisé les bras, comme elle en avait l'habitude, tout en lui lançant d'un ton ironique.

— Arrête tes simagrées, je t'en prie !

Il lui porta un regard de reproche tout en reposant Alex. Il ne savait quelle attitude adopter, et finit par soupirer.

— J'aimerai garder le petit Alex de temps en temps, s'exclama-t-il en respirant un bon coup.

Il la regarda droit dans les yeux et ajouta :

— C'est mon droit, tu ne peux pas m'en empêcher.

Elle lui rendit son regard en étant plus froid. Ses yeux devinrent noirs.

— Le droit ? Quel droit ? C'est bien toi qui as demandé le divorce, qui nous a abandonnés ! C'est ton choix, alors il faut que tu assumes maintenant.

William baissa la tête.

— Si je ne peux pas voir le petit Alex, je ne te donnerai plus rien pour la pension alimentaire.

Mélanie faisait ressortir des éclairs de colère dans ses yeux, et William eu peur qu'une nouvelle bagarre ne vienne. Cependant Mélanie se calma et appela Alex qui était retourné jouer avec son ordinateur.

— Alexandre, mon chéri, viens voir maman.

L'enfant revint en grognant, car il venait d'être dérangé à l'instant ou il allait gagner contre les méchants. Quand il arriva auprès de sa mère, celle-ci lui parla doucement en lui caressant les cheveux.

— Tu veux aller chez ton père ? Lui demanda t elle d'un ton détaché.

Le bambin se trouva subitement désarçonné par la question de sa mère. Tout en déviant son regard, Alex fit non de la tête, et se dirigea vers sa chambre rapidement. Son père était abasourdi. Il ne pouvait pas croire que son fils l'ignorait, qu'il était pour lui un étranger. William fixa Mélanie et vit un rictus de satisfaction se former sur ses lèvres. A cet instant il aurait bien voulu étrangler cette femme qui avait été la sienne durant quelques années. Se ravisant, il préféra aller dans la chambre de son fils pour parler avec lui. En entrant il le trouva devant son ordinateur. Il s'acharnait sur celui-ci comme un fou. Dans son esprit William voulait lui demander de faire son choix sans qu'il se laisse influencer par sa mère. Mais il se rendit compte, au bout de quelques minutes, qu'il ne pouvait pas lui demander cela. Il n'en avait plus envie. En s'apercevant de la présence de son père, le petit Alex se

retourna. Tout en conservant une attention sur l'écran de son ordinateur, il martyrisa la poignée de commande.

— Qu'est ce que tu veux papa ?

William se rapprocha de son fils, se baissa et fixa son visage après avoir caressé ses cheveux.

— Rien petit Alex, je venais te dire au revoir.

L'enfant embrassa son père du bout des lèvres et retourna très vite à son combat… Après un juron sonore, il apostropha son père.

— Oh tu m'as fait perdre !

William ne lui répondit pas et s'esquiva rapidement afin de rejoindre Mélanie.

— Tu as raison, il est mieux avec toi, lui avoua-t-il sur le seuil de la porte.

Puis sans attendre, il alla retrouver son meublé. Il se jeta sur son lit pour dormir, pour oublier un échec de plus, mais le sommeil ne vint pas. Alors il alluma une cigarette, et tout en faisant des ronds de fumées, il prit plusieurs décisions. La première qui lui vint à l'esprit, c'était d'écrire un roman, et la seconde de perdre du poids. Il éteignit sa cigarette dans le petit cendrier et se tourna sur le côté pour pouvoir dormir sur ces sages décisions

Il fut réveillé dans son sommeil par un cauchemar où il voyait Mélanie qui retenait le petit Alex, l'empêchant de venir vers lui. L'enfant pleurait tout en criant : « Papa, papa ». Tandis que lui, il essayait de courir vers son fils, mais il n'avançait pas d'un seul centimètre. Il avait la bouche pâteuse et la tête lourde. Il se leva pour aller boire un verre d'eau fraîche. Il alluma la télé et s'installa devant en essayant de s'intéresser au film. Cependant, ses pensées l'emmenaient toujours vers le même sujet, vers Mélanie. Les souvenirs des jours heureux, qu'il avait passés en sa compagnie, le hantaient. Il se mit à sangloter en se disant que la vie était une vraie connerie. Il venait de réaliser

qu'il ne verrait plus son fils et qu'il ne tiendrait plus Mélanie dans ses bras. Il regarda autour de lui et se sentit de plus en plus seul dans ce meublé au mobilier dépareillé, aux murs froids. Il fixa l'ampoule électrique au centre du plafond, dont le fil disparaissait dans un trou. Il aperçut un crochet destiné à fixer un lustre éventuellement… Ses pensées s'emballèrent. Il alluma une cigarette et imagina d'attacher une corde à ce piton, de la nouer autour du cou, et puis hop, le grand saut vers l'oubli. Cette idée le séduisait, mais il n'avait pas le courage. Aussi il se mit à rire fortement, et alla se coucher en se traitant de tous les noms d'oiseaux. Il savait que demain il y aura le boulot. Or, il allait à la station-service par plaisir car il y voyait du monde. Cela le divertissait. En plus il avait deux potes : les motards. Devant leurs uniformes impeccables, leurs motos, il rêvait. Il aurait aimé être l'un d'eux, mais ça, c'était son jardin secret.

Ce matin, comme à l'accoutumée, il but un café avec eux. Jean, l'un d'eux, un colosse d'un mètre quatre-vingt, à la carrure impressionnante lui demanda :

— Est-ce que ça va mon gars ?

William lui répondit par un mouvement de la tête en puisant une cigarette dans son paquet tout neuf. L'autre motard, un grand aux cheveux blonds, rasé de près, s'étonna en écarquillant ses yeux bleus.

— Tu fumes toi, maintenant !

William le regarda comme s'il était navré tout en acquiesçant.

— On sait ce qui t'est arrivé, et tous les deux on compatit, n'est ce pas Guy ?

Le grand blond confirma les dires de Jean en donnant une tape amicale sur l'épaule de William.

— Tu devrais reprendre le foot, lui dit Jean pour éviter la gêne. Tu faisais bien du foot dans le temps ?

William se sentit réconforté. Il avala une gorgée de café avant de répondre.